

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 22

Artikel: Une opération douloureuse
Autor: Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

LES CHANSONS DU VON VIN

De Ronsard à Vinet.

ANS tous les siècles, le vin inspira les poètes, tandis qu'il ne s'en trouva jamais aucun pour chanter la joie, la gloire et le bonheur des buveurs d'eau. D'où l'on peut conclure que le vin, ami des poètes, est aussi l'une des sources les plus fécondes de la poésie.

Je sais bien, dit P. L. Gauthier, que les lyriques ont très souvent chanté la source cristalline qui coule au fond des bois.

C'est vrai, mais, s'il en est question dans leurs chants, ce n'est point pour s'y désaltérer, c'est pour s'y mirer comme Narcisse dans le cristal des ondes ; c'est pour y gémir avec les eaux qui pleurent ; c'est pour y fredonner avec les eaux qui chantent.

Tandis que les poètes du vin, c'est le verre en main qu'ils chantent leur boisson préférée. Du moyen-âge à nos jours, ils se ressemblent tous, truculents et vineux, amoureux de leur thème lyrique.

Olivier Basselin, aux environs du XIV^e siècle, chantait en rythmes alternés la gloire de son nez rubescents :

Beau nez dont les rubis ont cousté mainte pipe
De vin blanc et claret,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et du violet.

Le bruit courait, en ce temps, que le vin faisait mal aux yeux. C'était déjà là campagne menée par les prohibitionnistes. Basselin n'est pas dupe de la vaine menace :

On dit qu'il nuit aux yeux, mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guarison
De mes maux. J'aime mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

La chute est bien jolie. Ce dernier trait est admirable. Aussi bien eut-il grande fortune. Cent histoires, anecdotes et bons mots furent fournis par la chanson.

Le XVI^e siècle, ami des arts, amoureux de la vie, devait aussi chanter le vin sur les modes renaissants et les rythmes nouveaux.

Ronsard, l'homme au cœur subtil et aux goûts raffinés, ne sépare point le vin des roses ni les roses du vin :

Versons ces roses près ce vin,
Près ce bon vin, versons ces roses,
Et boivons l'un et l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin.

Tous ces poètes, amis du bon vin, étaient gens de goût et dégustateurs émérites. Eussent-ils été capables de dire en le goûtant l'origine et la date d'un vin ? Peut-être pas. D'ailleurs beaucoup, de nos jours, qui s'en flattent, se vantent. Mais ils savent discerner le bon du mauvais et le jus loyal de la vigne des horribles et déloyaux mélanges.

Ainsi Cresnay, le maître de la « Pomme de Pin », qui prétendait leur servir, sous le nom trois fois sacré de Beaune, un pinardeux mélangé d'Orléanais et de Roussillon, s'attira de Rabelais ce quatrain vengeur :

Pourquoi, faut-il qu'on punisse
Les voleurs et les assassins,
Et ne pas faire justice
Des empoisonneurs de vin ?

Villon était encore plus terrible contre ces marchands « maudits et déloyaux » :

Prince et Dieu, soient maudits leurs boyaux,
Et crever puissent, par force de venin,
Ces faux larrons, maudits et déloyaux
Les taverniers qui brouillent notre vin !

Au XVII^e siècle, les classiques et même l'austère Boileau chantèrent le vin. On sait que Louis XIV ne le dédaignait point. C'était assez pour que tout son siècle le chantât. Nous ne citerons point ici les vers trop connus de Molière et de Boileau, mais écoutez cet « Air à Boire », extrait du « Parnasse des Muses » où le chansonnier interprète l'Ecriture à la façon du curé de Pleumeire :

La Mer Rouge en sa couleur
En baillait à croire
Pharaon, mauvais buveur,
Eut envie d'en boire.

On sait ce qui lui arriva. Moïse, mieux inspiré, ne fut point trompé par la fallacieuse couleur :

Il la passa toute
Sans en boire une goutte.

Le XVIII^e siècle est plus encore que le XVII^e abondant en poètes chantres de Bacchus. Ecoutez Panard :

Pour détruire le genre humain
Les dieux ont inondé la terre.
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau
Des dieux, c'est le plus grand fléau.

Ces vers de Panard sont médiocres, et le XIX^e siècle fit mieux. Renonçons à citer tous ceux qui, dans cet âge de fer et à la vitesse, chantèrent encore le vin qui repose et qui râime. Plutôt, n'en citons qu'un : le grave Vinet, honneur du Pays de Vaud, lequel ne nous laisse pas seulement de nobles discours religieux et de courageux propos, qui seront toujours de saison. Lui aussi chanta la divine boisson, dans une heure de détente et d'amitié. Cette strophe, qui ne monte pas si haut, nous a été conservée comme ses brochures et ses discours religieux. Elle a sa bonne place dans nos chansonniers d'étudiants. Elle se chante sur l'air fameux des « Deux Gendarmes » de Nadaud. Pour ceux qui l'auraient oublié, voici le franc et candide hommage d'Alexandre Vinet au vin du terroir :

O, mes amis, vidons bouteille,
Et laissons faire le destin ;
Le dieu qui préside à la treille
Est notre unique souverain.
Bannissons la mélancolie
En chantant ce refrain joyeux :
Amitié, plaisir et folie,
C'en est assez pour être heureux !

Après le match. — Le match de football à la Pontoise vient de se terminer et la bousculade est forte devant une sortie trop étroite.

Tout à coup, un gamin s'impunit et escalade agilement le mur :

— Hé ! là-bas ! crie un contrôleur de la Sécuritas, ne pouvez-vous pas sortir par où vous êtes entré ?

— C'est ce que je fais ! répond le gamin en disparaissant.

A un enterrement. — On peut dire que ce défunt ne laisse que des regrets.

— C'est pas drôle... pour les héritiers.

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



COUMEINT PHILIBERT S'ETAI BAILLI
DAO BON TEIN

E martschand dè tsévau sant dâi tot
fins, on lo sâ prâo, et lo Lévy, lo perè
de ci que vint pè tsî no, sè creyâi pliie
malin que ti lè z'autro. — Nion ne m'a jamé
fé pèdre on centimo, que desâi, et ci que se crâi
de mè rouâ n'est pas encore de sti mondo !

La tot parâi ètâ prâi on iâdzo per noutron
vilho syndiquo, que lè sâ totè...

L'ètâi dein lo tein io on n'avâi pas lè tsemin
dè fè, ni les tenomobiles et io on allâve à pî, tot
bellameint. Philibert' et Lévy que l'allâvant ti
lè dou à la fâire de Pâquie à Inverdon, sè sont
trouvâ einsemblio vè lè derrâirè mésion dâo ve-
lâdzo. Vè dix z'haores, fasâi onna raveu dâo
diâblio et quand furent à la montâï dâo boû
Epenay, lo poûro syndiquo socliâive coumeint
on bâo, vu que n'avâi pas volliu sè déferè de
sè z'ailsons de l'hivè. « Ein avri, ne doûte pas
on fi. » que dit lo revi dâi z'anchons — et que
l'avâi mimâineinfatâ son gros garde-habit
que pèsâve ào minte on quart de quintau.

Lévy, que n'avâi que sa canna à corbin, trot-
tâve dié, po eimbetâ son compagnon.

— Ah ! l'est dinse ! sè peinse Philibert, te
vâo alla coumeint se t'avâi lo fu ào derrâi, at-
teinté-voi ! Mè vû prâo t'arrêta !... Et de adon
à Lévy :

— Dis-vai, Lévy, pâo-to mè prâtâ 50 francs ?
Vo mè ditè que lè petits caions ont baissâ... vu
profitâ d'ein atsetâ dou à la fâire.

— Bin ste vâo, que fâ le Jui, mâ mè faut on
gadzo... On ne sâ, ni que vi ni que mouert...

— D'accoo, preinde mon garde-habit tot
nâovo, que vau ào bas bot cein que vo mè bâil-
lera.

Lévy compte lè 50 francs à Philibert et
preind lo garde-habit que l'a portâ su son bré
tant qu'à Inverdon...

Vè la nè, quand s'è revengnu su lo tsè ào
dzudzo, Philibert de dinse à Lévy :

— Nè pas pu me décidâ po cliao caiennets,
sant pardieu trâo tschê oncora ; vu atteindre
lo mài que vint... Penidè, vaitsé voutré 50
francs, rebâillî-me mon garde-habit... La bise
va se lèvâ... Sami.

UNE OPÉRATION DOULOUREUSE

U N banquier fut récemment atteint d'une plâie au pied qui s'envenima et qui prit bientôt une apparence inquiétante. Il s'en fut consulter plusieurs chirurgiens qui, tous, lui firent la même réponse : « Il faut vous couper la cuisse ». Le remède était évidemment radical et l'on ne saurait nier qu'il n'est rien de tel que de vous couper la jambe pour vous préserver à jamais d'une ampoule au talon ou d'une entorse. Les chirurgiens sont toujours pour les moyens décisifs. Ils sont prêts à vous couper la tête pour vous empêcher de devenir chauves, si vous manifestez devant eux la crainte de voir vos cheveux divorcer d'avec le

cuir chevelu. En désespoir de cause, le banquier s'adressa au docteur X..., une des célébrités médicales actuelles. Le docteur l'examina, puis, avec conviction, dit :

— J'affirme que l'on peut, sans opération, vous sauver la jambe.

Six mois après, le banquier, parfaitement guéri, demandait au docteur ce dont il lui était redévable.

— De dix mille francs, cher monsieur.

— Comment, dix mille francs ? fit-il avec un sursaut.

— C'est ce que n'importe lequel de mes frères, que vous avez consultés avant moi, vous avait demandé, vous me l'avez dit vous-même.

Alors, le banquier, pour essayer de convaincre son sauveur :

— C'est possible, mais permettez... ils étaient des chirurgiens ; vous, vous n'avez pas fait d'opération !

Prosper.

LA DICTÉE DE MERIMEE

 N était dans le salon des Cartes. Il pleuvait à verse. On ne pouvait songer à sortir. Pour passer le temps, la princesse de Metternich proposa de jouer au « meunier ». On cachait une bague dans un bol rempli de farine, et chacun devait essayer de la saisir avec les dents sans se blanchir le nez.

— C'est un joli jeu, princesse, dit Mérimée, mais vous allez bien vous salir !

Aidée par M. de Toulougeon, l'Impératrice faisait une patience sur un coin de la grande table. Octave Feuillet, doux, myope et blond, la regardait étaler ses cartes. Mme de Gallifet, ravissante, jouait tout près à l'écarté avec le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse. Persigny la conseillait. Eugénie, à qui ses paupières baissées donnaient un air de mélancolie, racontait qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous. Persigny dit qu'on lui en adressait aussi. Et il ajouta :

— Un des traits caractéristiques, chez ces maniaques, est de souligner les mots avec insistance.

L'Impératrice parut inquiète :

— Monsieur de Persigny, que dites-vous là ? Etes-vous sûr ? C'est que moi, je souligne beaucoup...

— Rassurez-vous, madame, répondit le butor, avec une impertinence presque incroyable, ce n'est là que le premier degré.

Le visage d'Eugénie devint pourpre.

— Alors, dit-elle, vous avez le second !...

Furieuse, elle lui tourna le dos, jeta ses cartes et alla vers l'empereur qui feignait de n'avoir rien entendu. Pendant quelques minutes, un lourd malaise pesa. Pour le dissiper, Mérimée arrangea un concours d'orthographe au moyen d'un texte assemblé par lui et qu'il nommait « la dictée de l'Académie ».

L'Empereur, l'Impératrice, Richard et Pauline de Metternich, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, quelques autres, pleins de bonne volonté, s'assirent autour de la table. On leur distribua du papier et des crayons.

— Ce ne sera pas trop difficile au moins, monsieur Mérimée ? demanda Eugénie.

— Très aisément, madame ; Votre Majesté va en juger.

Il commença :

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Ste-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins, de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigues par l'amphytrion, fut un vrai guêpier.

» Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier... »

L'Impératrice posa son crayon, découragée.

— Vraiment, dit-elle, monsieur Mérimée, vous vous moquez de nous. Cela n'a ni queue ni tête !

Mérimée assura son lorgnon et répondit avec autorité :

— Veuillez attendre, madame, tout le sens est dans la fin.

L'Empereur riait de bon cœur :

— Ecris donc, Eugénie, tu te mets en retard... Voulez-vous répéter la dernière phrase, monsieur Mérimée ?

« ...les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâties et de leur infliger une râclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leur coreligionnaire.

» Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. »

Don Prospero dictait lentement, comme un professeur en sa classe. Dans les intervalles, par-dessus le binocle, il jetait un coup d'œil sur ses victimes. L'Empereur raturait beaucoup. L'Impératrice, le crayon levé, cherchait. Par instants, agacée, elle tapait du pied. Le prince de Metternich écrivait avec nonchalance ; la princesse essayait de copier sur son voisin. Feuillet et Dumas, penchés côté à côté, semblaient des écoliers appliqués en étude.

« Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phthisie.

» Par saint Martin ! quelle hémorragie ! s'écria ce bâlitre ! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière. »

Mérimée tira sa montre :

— Je donne deux minutes pour relire, puis je recueillerai les copies.

Il fit comme il avait dit, et, s'installant à la table, armé du porte-mine d'or que lui avait donné l'Empereur, il se mit à corriger, entouré d'un cercle anxieux.

— Que de fautes ! que de fautes ! répétait-il.

Ce qui n'empêchait qu'à certains moments, si sûr qu'il fut de soi, il ne dût se reporter à son texte.

Il se leva enfin, et proclama les résultats du tournoi :

— Le lauréat, dit-il, est le prince de Metternich, avec trois fautes. Viennent ensuite : M. Octave Feuillet, dix-neuf fautes ; M. Alexandre Dumas, vingt-quatre...

— Voilà qui me rassure, dit Eugénie, ces messieurs sont de l'Académie.

— La princesse de Metternich a fait quarante-deux fautes ; Sa Majesté l'Empereur quarante-cinq ; Sa Majesté l'Impératrice, soixante-deux...

— C'est toujours ainsi ! fit l'Impératrice, un peu dépitée, puis elle éclata de rire en voyant le visage consterné d'Octave Feuillet la lippe de Dumas fils qui, pour amuser, aggravait son ennuï. Celui-ci fut vers Richard de Metternich.

— Prince, quand allez-vous nous présenter à l'Académie pour nous apprendre à écrire ? (Candide). — Octave Aubry.

BON VIEUX TEMPS

Laudator temporis acti...

C'est un vieux grincheux qui censure
Un présent dont le pas est trop vif pour l'allure

De son intellect amorti. —

Il en faut prendre son parti,

C'est ton portrait, pauvre bonhomme.

Tu n'en es plus du tout à la page où nous sommes !

Le cinéma, l'auto, les sports, les vers du jour

Telaissent plus que froid. Le confort dit moderne

T'paraît moins certain que le confort, tout court,

Des vieux dont le pétrole éclairait la lanterne

Et qui s'allait chauffant à ces feux d'autrefois

Où l'on voyait flamber du bois.

C'étaient presque les temps d'avant le thé de

Chine :

Les five o'clock d'alors s'appelaient des goûters;

Les chrétiens-sociaux n'étaient pas inventés,

Ni Mussolini, ni Lénine,

Mais bien la vieille liberté

Que chantaient des chansons naïves, dont la mode

N'admet plus que le goût raffiné s'accorde.

On ignorait d'ailleurs sinon le choléra

Tout au moins le phylloxéra

Et nos vignes étaient prospères.

Les flacons de Lavaux que dégustaient nos pères
Leur coûtaient moins qu'à nous le moindre natzet

Qu'il faut payer aux prix qu'on sait.
Donc, ayant bon vin dans leur cave,
Feu clair dans l'âtre, et des marmots
Qui n'étaient point alors tenus pour si grands
En ce temps lointain nos burgrave /maux,
Se plaisaient à rester chez eux
Et n'estimaient point trop oiseux,
N'ayant pas l'humeur vagabonde,
De n'être pas toujours à courir à la ronde.
S'ils s'occupaient des faits du jour,
C'était de ceux des alentours.
Peu leur eût importé qu'au fond des Amériques
Un boxeur nègre eût pu fournir des rings épiques.
Ils prisaien moins que nous les cancan des journaux,

Mais un peu plus leur Bible, et n'étaient pas plus
S'ils voisinaient parfois, les jupes empesées, /sots.
Les cols droits qu'imposait le souci du maintien,
N'empêchaient nullement que, par ses seuls
On ne nourrit des entretiens /moyens,
Où l'esprit partait en fusées.
Il n'était pas besoin qu'un jazz-band berlinois,
Un rhéteur de Paris, on ne sait quelles voix
D'on ne sait quelles gens dans votre compagnie
Entrassent par « sans fil ». Et l'on n'eût point ad-
Ces échos de partout qui, sans cérémonie, /mis
Coupant court aux propos qu'on échange entre amis,

Remplissant nos salons d'exotisme et d'ennui.
Il est vrai qu'on causait un peu mieux qu'aujour-
De choses plus créatives /d'hui,
Que celles dont fait cas notre époque sportive
Où l'on ne connaît rien qui se doive applaudir
Comme un grand coup de pied dans un ballon de cuir.
Temps passé, bon vieux temps, est-ce le seul mi-
rage
De mes vingt ans d'alors qui t'éclaire à mes yeux ?
Le présent n'est-il fait que d'un vain remplissage ?
Ah ! puisse l'avenir, en tout cas, valoir mieux !

Ed. Vautier.

DELIT D'OPINION

 NFIN, qu'est-ce que tu en penses ?

— Peuh !
— Voyons, étant donné les circonstances actuelles, est-ce que tu crois vraiment ?...

— Bhuh !...
— Mon cher, il est certain que, d'un côté, quand on réfléchit bien...

— Mmmmm...
— Mais il y a du pour et du contre. Ainsi, moi, je pense aussi, dans cette affaire-là, à l'avenir. Quelle est ton idée là-dessus ?

— Pfff !
— Tu comprends que la sécurité, certainement...

— Huum !...
— Mais la liberté, d'autre part...

— Hon, hon...
— Comment ! tu ne sais pas ce que je veux dire ? Ce que je veux savoir, c'est oui ou non, si tu es partisan de...

— Ta, ta, ta.
— Eh bien ! j'aime mieux ça, là. J'aime les choses nettes et les situations carrées. Tu protestes contre...

— Oh !
— Tu as le courage de dire : « Non ! Je ne veux pas de ça ! » Félicitations. Tu sais, c'est la preuve d'un caractère. Ce que tu m'as dit, es-tu prêt à l'écrire.

— ...
— Sans restriction ?

— ...
— Allons, je le savais bien, moi, que cette nouvelle loi allait faire surgir des hommes nouveaux prêts à la lutte.

— ...
— Seulement, mon cher, je t'engage à modérer ton ardeur, parce que... avec moi, ça n'a pas d'inconvénients... mais tu aurais vociféré contre la société, comme ça devant le premier mouchard venu...